

Supplément au SOP n° 284, janvier 2004

HOMÉLIES

du père André SCRIMA
(1925-2000),
prononcées au fil des années 1972-1986
au monastère Saint-Georges de Deir-el-Harf (Liban)

Textes extraits du *dossier André Scrima*,
réalisé par Anca VASILIU
et publié dans la revue *Nunc*, n°4
(Éditions du Corlevour,
97, rue Henri Barbusse, 92110 Clichy)

Document 284.A

SUR LE ROC

Ainsi quiconque écoute les paroles que je viens de dire et les met en pratique, peut se comparer à un homme avisé qui a bâti sa maison sur le roc. La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et se sont déchaînés contre cette maison, et elle n'a croulé : c'est qu'elle avait été fondée sur le roc. Et quiconque entend ces paroles que je viens de dire et ne les mets pas en pratique, peut se comparer à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et se sont rués sur cette maison, et elle s'est écroulée. Et grande a été sa ruine. Or il advint, quand Jésus eut achevé ces discours, que les foules étaient frappées de son enseignement ; car il les enseignait en homme qui a autorité et non pas comme les scribes.

(Mt 7,24-29)

Une de nos infirmités essentielles à l'égard de la parole en général, et de la parole de Dieu en particulier, nous est révélée aujourd'hui dans ce fragment évangélique. Voilà en effet une chose que nous ignorons – pas seulement en tant que connaissance, mais en tant qu'expérience vécue. Il ne s'agit pas d'un manque de perspicacité, mais d'un défaut d'intuition vitale, profonde, vibrante – nous ignorons tout simplement que la parole constitue le plus merveilleux matériau de construction qui soit ; et ceci de manière somme toute banale, normale, spontanée.

Pour nous la parole est une des plus fragiles données de notre existence intersubjective, interhumaine. Elle représente une des plus fugaces apparitions et disparitions dans notre présence à nous-mêmes, aux autres, à Dieu. Les paroles viennent et passent. Elles vibrent un instant, s'inscrivent quelque part, peut-être, sur une couche de sensibilité quelconque de notre âme. Comme une habitation très fragile, elles peuvent demeurer un temps dans l'un des compartiments de notre mémoire. Et puis la parole, en tant que parole, disparaît. Nous restons nous-mêmes, ou du moins presque les mêmes, à peine effleurés par la parole entendue. Nous restons dans l'état de nudité et de fragilité de celui qui n'a pas encore réussi à élever le véritable temple, le véritable habitat de l'être : là où l'on peut demeurer à jamais avec sa vérité profonde, sa joie incandescente – c'est-à-dire, finalement, avec le Dieu vivant. Le matériau nécessaire nous fait défaut, et de plus nous ignorons que ce matériau n'est autre, ne peut pas être autre que la parole, jugée à tort si fragile. C'est ce que nous révèle l'évangile d'aujourd'hui.

Ce texte nous frappe, avec autant de puissance que de clarté, pour peu que nous nous mettions en état d'accueillir ce que le Seigneur veut nous dire. Celui qui accomplit la parole, dit le Seigneur, est semblable à un homme qui se met à bâtir une maison. Seulement « semblable », bien sûr, puisque les maisons construites avec des matériaux terrestres n'ont qu'une durée limitée dans le temps. Avec la parole, nous nous trouvons devant un tout autre matériau, le seul qui soit digne de ce vaste temple, de ce sanctuaire que Dieu est venu bâtir avec nous, et qu'il continue de bâtir. Nous pouvons nous forger des sortes de visions intérieures ; nous pouvons rêver de maisons, de châteaux, de temples, d'ermitages, de monastères... Mais tout cela n'est que fantôme, et du reste notre vision elle-même est tout aussi fragile, palpitante, éphémère.

Mais voilà que dans notre ouïe, dans notre capacité d'accueil – c'est par l'oreille, en effet, que s'ouvre l'intériorité de l'homme - Dieu peut bâtir, à l'aide de sa parole, une maison

destinée à durer toujours. Comment cela peut-il se faire ? Parce qu'elle est fondée sur le roc, dit le Seigneur, et déjà nous commençons à pressentir ce qu'il veut nous dire.

« Celui qui accomplit mes paroles est bâti sur le roc ». Pour nous, spontanément, « accomplir une parole », quelle qu'elle soit, consiste à opérer une sorte de passage. Il s'agit de passer du contenu de cette parole, tel que nous le recueillons à l'intérieur de notre esprit, à une mise en pratique, entendue au sens de réalisation à l'extérieur. J'entends : « donner un verre d'eau », et je donne un verre d'eau. J'entends : « respecter un tel », et je respecte un tel. Tout cela est certes bon en soi, mais cela revient à bâtir sur une relation très peu assurée et nous n'avons pas encore creusé jusqu'au roc. « Accomplir une parole », cela suggère en réalité une direction toute autre que celle consistant en une mise en pratique seulement extérieure. Cela implique l'action de creuser, de creuser sans fin, tout comme le son vrille dans l'ouïe. La parole du Seigneur est faite pour pénétrer très profondément en creusant, pour percer en nous tout ce qui n'est pas suffisamment solide : tout ce qui est passion, incertitude, faiblesse, inattention.

Mais la parole ne peut creuser que si nous la laissons « s'accomplir », jusqu'à ce qu'elle touche le roc. Le roc, c'est précisément cette parole première : au commencement était la parole. Le roc, c'est le Christ ; la pierre, c'est le Christ lui-même. Et ici affluent de puissants symboles : la dernière image de Dieu que saint Jean, obsédé par la parole mystérieuse, nous fait luire dans l'Apocalypse, c'est une très curieuse image : « J'ai vu sur le trône quelqu'un qui ressemblait à la pierre précieuse, de jaspé et de saphir »...

Curieusement et de façon énigmatique, la pierre, le roc, sont une des symbolisations les moins inadéquates du mystère de Dieu. Cela, nous le découvrirons si nous faisons attention, si nous laissons s'accomplir la parole. Au fond, la pierre a partie liée avec le feu ; les pierres dites précieuses sont celles qui contiennent encore quelques étincelles du feu qui leur a donné naissance. Dès lors, tout roc, tout rocher comporte une trace de feu ; et la parole première, le Logos, ou Verbe de Dieu, est le roc absolu.

Et voici que nous passons à ce qui est le plus mystérieux, dans cette parole que le Seigneur nous adresse aujourd'hui. « Il parlait avec autorité », dit l'évangile. C'est donc qu'il y a, encore plus mystérieux que le Seigneur lui-même, un personnage qui donne à la parole du Christ ce qui est appelé autorité. Ce terme d'autorité est également attribué au Seigneur, toujours dans l'évangile de saint Matthieu, après la Résurrection. Quand il revoit ses disciples, il leur dit : « Toute autorité m'a été donnée au ciel et sur la terre ». C'est l'autorité du Ressuscité, une autorité qui s'étend jusqu'aux confins de l'être et même au-delà. Or, si les gens sont frappés d'entendre Jésus parler, non pas comme leurs scribes mais avec autorité, c'est bien qu'il y a quelqu'un qui confère cette autorité. Il ne s'agit pas, bien sûr, de celle des scribes qui s'en tiennent à la lettre des Écritures et qui en tirent leur pouvoir. Ce personnage mystérieux, l'inconnu au-delà du Christ, et que le Christ révèle à ceux qui le perçoivent sur son visage, s'appelle l'Esprit Saint.

C'est lui qui donne la puissance. C'est lui qui transforme le son de cette parole de Dieu, non pas en impression fugace ou en impression passagère – intellectuelle ou sentimentale – mais en source de force, capable de creuser jusqu'au roc, et de dresser ensuite la demeure où nous resterons à jamais avec Dieu. C'est là que se trouve la porte, ouverte aujourd'hui par la parole de Dieu, conduisant vers un au-delà susceptible de conférer une puissance, une autorité bien différente de celle de la lettre. Nous sommes en fait des scribes esclaves d'une lettre, nous tirons notre autorité de la lettre des Écritures qui, à elle seule, ne peut correspondre à de fugaces étincelles à travers la nuit. À l'opposé, pour atteindre le roc où la parole de Dieu nous mène afin d'y bâtir notre maison, il s'agit d'adhérer à cette puissance de vie qui est l'Esprit Saint lui-même. C'est en lui que nous découvrons l'extraordinaire, l'unique élévation de cette maison où l'être demeure à jamais avec son Dieu. Amen.

LA CROIX

Jésus leur répond ; « Voici venue l'heure où doit être glorifié le Fils de l'homme. En vérité, en vérité je vous le dis, si le grain de blé ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. Qui aime sa vie la perd, et celui qui hait sa vie en ce monde la conservera en vie éternelle. Si quelqu'un me sert, qu'il me suive, et où je suis, là aussi sera mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. Maintenant mon âme est troublée. Et que dire ? Père, sauve-moi de cette heure ! Mais c'est précisément pour cela que je suis venu à cette heure. Père, glorifie ton nom ! » Du ciel vint une voix : « je l'ai glorifié et de nouveau le glorifierai. » La foule qui se tenait là et qui avait entendu, disait qu'il y avait eu un coup de tonnerre ; d'autres disaient : « Un ange lui a parlé. » Jésus reprit : « Ce n'est pas pour moi qu'il y a eu cette voix, mais pour vous. C'est maintenant le jugement de ce monde ; maintenant le prince de ce monde va être jeté dehors ; et moi, une fois élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi. » Il signifiait par là de quelle mort il allait mourir. La foule alors lui répondit : « Nous avons appris de la loi que le Christ demeure à jamais. Comment peux-tu dire : "Il faut que soit élevé le Fils de l'homme" ? Qui est ce Fils de l'homme ? » Jésus leur dit : « Pour peu de temps encore la lumière est parmi vous. Marchez tant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous saisissent : celui qui marche dans les ténèbres ne sait pas où il va. Tant que vous avez la lumière croyez en la lumière, afin de devenir des fils de lumière. » Ainsi parla Jésus, et, s'en allant, il se déroba à leur vue.

(Jn 12,23-36)

L'évangile d'aujourd'hui nous dévoile un bien curieux horizon, dont la vue suscite en nous à la fois de l'éblouissement, mais aussi de l'impuissance à comprendre, à cause de la lenteur de notre esprit. Ordinairement, quand nous écoutons l'Évangile, c'est une parole du Seigneur qui nous parvient – ou une parole sur le Seigneur. Mais aujourd'hui on pourrait dire – quelque scandaleux que cela puisse paraître – que la croix prend la parole ; ou, mieux encore, que la parole elle-même est en croix. La parole de la croix vient directement jusqu'à nous. Nous nous souvenons peut-être du mot que saint Paul jette quelque part : « Notre prédication, c'est la parole de la croix », et c'est tout. Notre *kérygme*, ou plus exactement notre proclamation, à l'adresse des anges et des hommes, c'est la parole de la croix.

Comment comprendre cette expression, cette manière de parler ? Aujourd'hui nous est donnée une lumière, car c'est la croix elle-même qui entre dans notre vision. C'est directement la parole crucifiée, la croix faite parole qui vient jusqu'à nous. Demain surviendra l'événement de la croix, et nous aurons à nous rappeler cet événement historique, ce moment de la passion du Sauveur. Mais aujourd'hui, avant l'événement lui-même, la croix surgit, pour ainsi dire, des profondeurs. Et ces profondeurs – ce n'est scandaleux qu'en apparence – réussissent à troubler le Seigneur lui-même. Saint Jean n'a pas honte de nous le dire : devant la croix le Christ se trouble : « maintenant mon âme est troublée, et que dire ? Père, sauve-moi de cette heure. »

Dans la mesure où nous sommes capables d'en parler, ce n'est pas tellement par crainte de la souffrance ou de la mort physique que surgit ce trouble de notre Seigneur. Ce qu'il nous dit ici exprime une chose infiniment plus singulière, au point que, pour l'évoquer, notre parole doit elle-même se crucifier, sans que nous puissions faire plus que de balbutier quelque chose. Pour le dire de façon abrupte, nous comprenons à peine aujourd'hui que si

Dieu a voulu la croix, s'il l'a plantée au cœur du monde et de l'histoire, c'est aussi la croix qui a engendré Dieu. Notre Dieu nous vient par la croix et non autrement. Cela ne signifie pas en premier lieu la passion, la mort en croix, les souffrances physiques, la dérision dont le Seigneur a été l'objet : tout cela ne représente en effet que l'aspect visible. À un niveau plus profond, dès que Dieu accepte la croix et que la croix porte Dieu, le monde est en quelque sorte consommé : le jugement est là, c'est maintenant le jugement du monde.

Par conséquent, et pour nous exprimer de façon plus simple, cela signifie que par la croix le monde est totalement renversé. Si nous faisons attention, tout l'évangile d'aujourd'hui est constitué par ces retournements, ou ces renversements. Le monde tout entier est vu à partir de la croix, il est tout entier vu en croix, et il est dit – aujourd'hui et à jamais – par la parole de la croix.

Au cœur de cette péripécie figure un épisode essentiel : il est question d'un coup de tonnerre ; cela rappelle tous les signes de l'Apocalypse. Nous nous souvenons de la voix de ces tonnerres – rappelons-nous que saint Jean lui-même fut appelé fils du tonnerre – nous nous souvenons de cette vision de l'oracle qui annonce la fin du monde. Ici le coup de tonnerre est le signe qu'à ce moment le temps se déchire, qu'il se consume. Et le Seigneur dit : « Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre, c'est pour vous. » Pour nous désormais, et jusqu'au terme de ce monde, le signe de la croix est sur nous, comme jugement, et comme jugement de tous les jugements.

En qui consiste ce jugement ? Le Seigneur nous le dit, aujourd'hui, à la lumière de la croix : « qui aime sa vie la perd et qui hait sa vie en ce monde la conservera en la vie éternelle. » S'il s'agit de ne pas aimer mais de haïr la vie dans ce monde, c'est toujours au nom de la croix. Le monde par lui-même est périssable, et son jugement total a lieu en ce moment même. Quant à haïr la vie, telle qu'elle se déroule en ce monde qui passe (ce qui revient à ne s'attacher ni à elle, ni à lui), cela veut dire que notre âme et notre vie ne se confinent pas, ne se limitent pas à ce monde.

Et le Seigneur nous dit lui-même où trouver l'instrument qui permettra le retournement du monde : « Si quelqu'un me sert, qu'il me suive. Là où je suis, là aussi sera mon serviteur. » Il est déjà sur la croix et il nous invite à y être nous aussi avec lui. Nous comprenons alors que notre vie ne se limite pas à ce monde ; une fois crucifiée, elle devient un instrument de retournement du monde. C'est le Seigneur lui-même qui, par la croix, retourne totalement ce monde, quand il dit : « C'est maintenant le jugement de ce monde, maintenant le prince de ce monde va être jeté bas. » « Jeté bas », cela signifie de toute évidence que jusqu'ici il était en haut. Qui est ce prince du monde ? On peut l'imaginer, le représenter comme on veut, à la limite c'est peut-être le grand prince du mal – tout cela du reste n'ayant pas beaucoup d'importance. L'essentiel est qu'il se manifeste chaque fois que nous laissons ce monde devenir souverain par rapport au Dieu crucifié qui monte aujourd'hui sur la croix. « Mais moi, élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes. » Chaque fois que nous ne savons pas être là où est le Christ (être en croix, demeurer en croix, nous élever par la croix de la terre) c'est le prince de ce monde, sous quelque forme que ce soit – notre petit orgueil, notre paresse, notre faiblesse, notre crainte, notre manque d'imagination – qui installe son règne. Et le monde n'aura pas encore été jugé, la croix n'aura pas encore été plantée au cœur de ce monde, le Christ ne règnera pas encore, il ne nous attirera pas encore à lui tant que nous n'aurons pas jeté bas le prince de ce monde.

Mais que représente pour nous le Christ une fois élevé en croix ? Plus exactement, comment la croix elle-même nous invite-t-elle à voir désormais le Christ et à demeurer avec lui ? Poursuivons la lecture du texte de Saint Jean :

« La foule lui répliqua : la loi nous a appris que le Christ demeurera toujours, comment peux-tu dire : il faut que le Fils de l'homme soit élevé ? » Tout ce qui est loi par définition (et

la loi religieuse ne fait pas exception) est aujourd'hui jugé en premier lieu par la croix. Et il se trouve que nous transformons très facilement la foi en coutume, en loi, en pesanteur, en peur du changement. La loi nous arrange, car elle affirme que ce que nous tenons demeure en nous, devient notre propriété à jamais. La loi nous a appris, dit la foule, que le Christ demeurera toujours avec nous. Il nous donnera à manger, il nous attribuera la souveraineté sur tous les peuples de la terre, il nous montrera que nous sommes le peuple élu (cela ne concerne pas seulement les juifs), que nous sommes les meilleurs, et ainsi de suite... En somme, le Christ doit correspondre à notre pensée, à notre réflexion, théologique ou autre. Une fois qu'une chose est avec nous, elle doit demeurer, dit la loi – et c'est bien là son malheur. Or voici que la croix se dresse. Le Christ qui nous vient ne nous vient pas par la loi, qu'elle soit religieuse, morale ou sociale. Il nous vient par la croix, et le Christ en croix ne demeure pas tel que nous l'avons imaginé, tel que nous voudrions qu'il soit : il nous attire à lui pour que nous demeurions avec lui.

Reste à indiquer le comment. Ici nous pouvons nous référer à une parole de saint Paul : « et le Seigneur en croix est devenu Esprit » (*o Kyrios de Pneuma egeneto*). Par la croix, le Christ en croix est devenu Esprit. « Par là, il signifiait par quelle mort il serait glorifié. » « Glorifié par la mort », cela désigne bien évidemment la Résurrection. Le Christ ressuscité est le Christ qui est étendu au-delà des limites du monde – ce monde où nous voulons garder notre vie, sauver notre vie. Devenu Esprit, il nous attire désormais à lui, au-delà de nous-mêmes. Il n'est plus tel que nous l'avons imaginé : Celui qui demeure, fixé en quelque sorte entre les limites de ce monde. Désormais, par la croix, il ouvre pour nous, et nous avec lui (cela ne dépend que de nous) la porte immense par laquelle Dieu vient dans le monde, et par laquelle le monde tout entier passe à Dieu à jamais.

Amen.

LA CROIX DE SAINT ANDRÉ

Le lendemain, Jean se tenait là, de nouveau, avec deux de ses disciples. Regardant Jésus qui passait, il dit : « Voici l'Agneau de Dieu. » Les deux disciples entendirent ses paroles et suivirent Jésus. Jésus se retourna et, voyant qu'ils le suivaient, leur dit : « Que cherchez-vous ? » Ils lui dirent : « Rabbi – ce qui veut dire Maître –, où demeures-tu ? » Il leur dit : « Venez et voyez. » Ils vinrent donc et virent où il demeurait, et ils demeurèrent auprès de lui ce jour-là. C'était environ la dixième heure. André, le frère de Simon-Pierre, était l'un des deux qui avaient entendu les paroles de Jean et suivi Jésus. Il rencontre en premier lieu son frère Simon et lui dit : « Nous avons trouvé le Messie ! » - ce qui veut dire le Christ. Il l'amena à Jésus.

(Jn 1,35-41)

Il est des moments, et ce sont les seuls moments qui marquent notre vie, où pour voir vrai, il faut retourner le regard, ou mieux encore, retourner le monde. C'est ce qu'est en train de vivre, en ce moment, saint André, la tête en bas, sur la croix qui l'accueillit en ce jour de couronnement de son long chemin.

Le monde bascule – ou peut-être, pourraient se dire ceux qui le regardent, pendant, la tête en bas, sur cette croix énigmatique, en forme de X – c'est lui-même qui est renversé. Mais au fond, pour saint André, voici le ciel, à vrai dire, qui lui offre le premier regard. Dès qu'on a la tête en bas, c'est le monde qui se redresse, et le monde se redresse parce qu'on est à hauteur du ciel. Voilà l'enseignement premier de cette croix qui lui est offerte parce qu'il l'avait si longuement attendue et désirée. Très probablement – nous pouvons nous permettre de le dire depuis le temps que nous accueillons son nom, sa fête et sa célébration de joie et de mystère parmi nous – en ce moment, remonte en lui tout ce que nous venons d'entendre dans cette péripécie de saint Jean, saint Jean qui l'accompagnait ce jour-là.

Maintenant, la tête en bas, mais le monde redressé, la vision basculée, mais le ciel à vue d'œil immédiatement, voici qu'il peut comprendre ce qui, de révélation en révélation, s'était passé ces tout premiers jours pour lui, pour Celui qu'il avait suivi jusqu'ici, pour le Seigneur. Ces tout premiers jours parce que c'est alors qu'il fut appelé le premier ; lui, André ; et il fut appelé ainsi après que – à côté de Jean l'évangéliste, plus tard – il eut entendu la parole de Jean le précurseur : « Voici l'agneau de Dieu ».

Cette parole avait remué en lui non pas la compréhension, mais l'appel tout simplement. « L'agneau de Dieu, il ne pouvait pas encore bien comprendre ce que cela signifiait. Mais de révélation en révélation, de cascade en cascade, il est allé dire à son frère et son frère à d'autres, et on a rassemblé les premiers amis et disciples de ce nouveau et mystérieux maître. De parcours en parcours, le voici maintenant au bord du ciel, tout droit. Et c'est là que rejaillissent pour nous, certainement, entre cette première parole entendue naguère près du Jourdain, de la bouche de Jean le précurseur : « Voici l'agneau de Dieu », et les paroles qui vont clôturer la première journée d'appel du nouveau maître, les premiers appels faits à ceux qui allaient le suivre.

C'est maintenant qu'il comprend parce qu'il vit et il vit, parce qu'il est au bord de ce qu'on appelle la mort. Le monde a basculé : autrement dit, le monde se redresse face à cet Apôtre, crucifié la tête en bas. Maintenant il comprend parce qu'il vit et parce qu'il voit ; en vérité, en vérité le ciel s'ouvre, et le Fils de Dieu en ce moment descend pour accueillir son disciple, le

premier appelé, et pour le faire remonter, et avec lui toute notre ferveur, et toute notre foi en Celui qui, à travers ce disciple et tant d'autres, poussés dans l'Esprit, nous l'ont révélé à jamais.

Amen.

L'ADORATION DES MAGES

Jésus étant né à Bethléem de Judée, au temps du roi Hérode, voici que des mages venus d'Orient arrivèrent à Jérusalem en disant : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Nous avons vu, en effet, son astre se lever et nous sommes venus lui rendre hommage. L'ayant appris, le roi Hérode s'émut, et tout Jérusalem avec lui. Il rassembla tous les grands prêtres avec les scribes du peuple, et s'enquérèrent auprès d'eux du lieu où devait naître le Christ. « À Bethléem de Judée, lui dirent-ils ; ainsi, en effet, est-il écrit par le prophète : et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es nullement le moindre des clans de Juda ; car de toi sortira un chef qui sera pasteur de mon peuple Israël. » Alors Hérode manda secrètement les mages, se fit préciser par eux le temps de l'apparition de l'astre et les envoya à Bethléem en disant : « Allez vous renseigner exactement sur l'enfant ; et quand vous l'aurez trouvé, avisez-moi pour que j'aie, moi aussi, lui rendre hommage. » Sur ces paroles du roi, ils se mirent en route ; et voici que l'astre, qu'ils avaient vu à son lever, les précédait jusqu'à ce qu'il vint s'arrêter au-dessus de l'endroit où était l'enfant. À la vue de l'astre, ils se réjouirent d'une très grande joie. Entrant dans le logis, ils virent l'enfant avec Marie, sa mère, et, se prosternant, ils lui rendirent hommage ; puis, ouvrant leurs cassettes, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Après quoi, avertis en songe de ne point retourner chez Hérode, ils prirent une autre route pour rentrer dans leur pays.

(Mt 2,1-12)

Nous sommes peut-être aujourd'hui, plus que tout autre jour, conviés à l'essentiel : la célébration du mystère, adoré, si possible, en silence. En effet, la parole sort de nous et s'adresse à quelqu'un qui la reçoit et qui peut nous répondre. Or Dieu aujourd'hui est là, et se tient comme un enfant, ce qui signifie quelqu'un qui ne parle pas. Tout en nous devrait retrouver aujourd'hui, pour peu de temps peut-être, non pas un flot de paroles, mais une sensibilité nouvelle, qui doit naître à nouveau. Tout en nous devrait retrouver les chemins de cette adoration silencieuse que l'évangile nous présente comme le signe aujourd'hui que les temps se sont accomplis. C'est la plénitude des temps, et quand les temps arrivent à leur plénitude, ce qui en nous doit leur répondre, c'est cette adoration silencieuse. Celui qui parle dans l'évangile de ce jour, et qui s'inquiète et se trouble, c'est surtout Hérode, celui qui était du peuple même de Jésus selon la chair. Ceux qui le comprennent, ceux qui l'approchent, et l'adorent en silence, ceux qui n'attendent pas des discours, ce sont ceux qui viennent de loin, et qui le trouvent le plus profondément, ce sont des mages mystérieux. Ils se sont guidés d'après un signe, non pas d'après des paroles, ils sont venus et ont trouvé, dans le silence, Celui qui, autant que les temps, remplit désormais leur âme et notre joie.

Amen.

JÉSUS S'ENDORT

Or il advint, un jour, qu'il monta en barque ainsi que ses disciples, et il leur dit : « Passons sur l'autre rive du lac. » Et ils gagnèrent le large. Tandis qu'ils naviguaient, il s'endormit. Et une bourrasque s'abattit sur le lac ; ils faisaient eau et se trouvaient en danger. S'étant donc approchés, ils le réveillèrent en disant : « Maître, maître, nous périssons ! » Et lui, s'étant réveillé, menaça le vent et le tumulte des flots. Ils s'apaisèrent, le calme se fit. Puis il leur dit : « Où est votre foi ? » Ils furent saisis de crainte et d'étonnement, et ils se disaient les uns aux autres : « Qui est-il donc celui-là, qu'il commande même aux vents et aux flots, et ils lui obéissent ? »

(Lc 8,22-25)

Mes chers frères, ce qui est précieux, important et peut-être extraordinaire dans les paroles que nous venons d'entendre, ce n'est certainement pas le petit miracle que le Seigneur fit en apaisant une météorologie quelque peu troublée. Sans doute – on le sait depuis longtemps, et aujourd'hui encore on a l'occasion de le vérifier – les tempêtes de cette petite mer fermée, de ce grand lac de Galilée, sont-elles redoutables ; brusques, imprévisibles, souvent meurtrières, elles sont certainement épouvantables à subir. Mais finalement, cette action de Jésus s'inscrit comme cela, en passant, en tant que signe de la puissance calme, infinie, insoupçonnée de Dieu lui-même qui traverse le monde.

Ce n'est donc pas là qu'il faut chercher l'accent profond, grave, des paroles que nous venons d'entendre. Certes, ces paroles devaient être prononcées pour que les disciples non encore marqués du signe de l'Esprit Saint s'éveillent à une meilleure connaissance de leur Maître, ne fût-ce que par les tremblements. Qui sont donc ces disciples ? Nous ne les connaissons pas suffisamment encore, et peut-être ne les connaissons-nous jamais totalement. Mais encore une fois l'important est ailleurs : tout simplement, il réside dans le sommeil de Dieu.

Dieu a l'habitude de s'endormir, Dieu s'endort. C'est à peu près le seul endroit de l'évangile où le sommeil du Christ est signalé. Nous avons le sommeil des disciples à Gethsémani, au moment où le Seigneur est sur le point de mourir. Là, ce sont les hommes qui s'endorment. Alors que Dieu veille en priant jusqu'à en arriver à la sueur de sang, l'homme à côté de lui, il ne sait pas que le Christ va à la mort. Il s'endort, les disciples s'endorment...

Mais, dans l'Ancien Testament, il existe des passages énigmatiques, mystérieux qui font allusion au sommeil de Dieu. Ainsi par exemple dans le psaume : « Comme un brave, un vaillant, Dieu se réveilla de son sommeil après s'être enivré. » Nous trouvons aussi une autre allusion à ce lion de Juda qui s'endort.

Au fond, toutes ces paroles qui constituent le message essentiel de l'évangile que nous venons d'entendre. Pourquoi Dieu s'endort-il ? Peut-être, tout simplement, pour que dans le sommeil de Dieu l'éveil de l'homme puisse se produire. Un mystique disait naguère : « Dieu se tait et dans son silence il porte le monde. » Dieu n'est pas un bavard, c'est en se taisant qu'il assume ce poids incommensurable de l'être cosmique, et de l'être humain encore plus pesant, plus difficile à porter. Dieu s'endort pour que, dans ce sommeil, l'homme puisse s'éveiller.

La preuve qu'il en est ainsi nous est donnée par la parole que le Seigneur adresse à ses disciples : « Où est votre foi ? » L'éveil de l'homme, c'est sa foi. Si l'homme est éveillé, le sommeil de Dieu, loin d'être un motif de crainte, de trouble, d'évasion, est au contraire un appui, une invitation à la confiance. Ce Dieu qui s'endort, c'est le Dieu calme, puissant, sûr de lui-même. C'est dans ce sommeil qu'il nous permet de nous éveiller, qu'il fait confiance à notre éveil.

De par notre foi, nous sommes, on peut le dire - et nous devons bien comprendre cette parole – les gardiens du sommeil de Dieu. Tout comme à Gethsémani, il aurait voulu que nous soyons, en la personne des disciples, les gardiens, les co-célébrants, les co-vigilants avec lui. Mais c'était trop difficile. Il leur était impossible de porter le poids de la brebis. Mais voici que dans ce sommeil paisible, qui est celui de Dieu plus fort que tout, omnipuissant, omniscient, doit s'éveiller notre foi. Il nous sera possible alors d'accomplir la navigation indéfinie qui nous incombe en hôte vigilant de Dieu. S'il en est bien ainsi, il n'aura plus alors à nous adresser ce reproche : « Où est votre foi ? »

Amen.

LE PASSAGE DE DIEU

Étant sorti, Jésus vit, en passant, un homme assis au bureau de la douane, appelé Matthieu, et il lui dit : « Suis-moi ! » Et, se levant, il le suivit.

Comme il était à table dans la maison, voici que beaucoup de publicains et de pécheurs vinrent se mettre à table avec Jésus et ses disciples. Ce qu'ayant vu, les Pharisiens disaient à ses disciples : « Pourquoi votre maître mange-t-il avec les publicains et les pécheurs ? » Mais lui, qui avait entendu, dit : « Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. Allez donc apprendre ce que signifie : "C'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice". En effet, je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. »

(Mt 9,9-13)

L'homme assis, le bureau de la douane, le travail régulier, l'horaire, la routine : une certaine vie. Jésus passe : bouleversement, tempête, tout est emporté vers l'aventure, vers une autre vie, vers l'imprévisible. On s'assoit de nouveau, mais cette fois autour du festin, joie de ceux qui étaient en dehors de toute joie, qui s'appelaient les publicains et les pécheurs. Promesse d'une attente toujours à venir, déjà pressentie dans celui qui passe, Jésus.

Et les autres, ceux qui ne sont pas seulement assis mais installés, bien ancrés. En quoi ? En ce qui leur paraît être la plus solide des certitudes : les pharisiens, les scribes, les prêtres de ce temps-là, de tout temps, s'ils préfèrent s'ancrer dans cette certitude qui n'est que suffisance, celle d'être les saints, les bien-portants, d'esprit, de foi, de corps. Devant eux la parole de Jésus claque : « Je ne suis pas venu pour les bien-portants comme vous, mais pour ceux qui sont capables de se repentir, savent s'arracher. » À quoi ? Au bureau de la douane, oui, à l'horaire, au temps donc, oui à cela aussi.

Mais plus profondément – il nous le dira un peu plus tard – s'arracher à tout, pour être envoyés, vers l'indéfini, vers l'ouverture imprévisible de son Esprit qui, lui-même, ouvre sans cesse. Il n'est pas là, donné une fois pour toutes, pour que nous puissions le tenir, lui aussi, comme les pharisiens pensaient tenir la parole. Non, l'Esprit est sans cesse en train de creuser devant nous, nous ne pouvons que le suivre...si nous le suivons.

Alors surgit la parole, dite une fois pour toutes : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. » Ce n'est pas tellement la parole d'un autre monde, venue seulement d'un autre monde, mais c'est sur la parole d'un monde autre. Qu'est-ce que la gratuité ? C'est ce qui n'a pas de prix, dans le double sens du terme : inappréciable, au-delà de tout prix, trop précieux pour qu'on puisse trouver dans ce monde un prix suffisant pour le payer, ou trop insignifiant, inapparent, rejeté à tel point que personne ne veut payer quelque chose en retour, et qu'on peut donner gratuitement comme à un mendiant, à un pauvre.

C'est ainsi que Dieu arrache Lévi, c'est ainsi qu'il l'institue, lui et les autres Apôtres pour une mission. Bien sûr, ce n'est pas tellement extraordinaire, dans une entreprise d'apostolat, pourquoi pas, on en a vu d'autres. Mais le cœur de tout, le mot de tout le voici : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. » C'est uniquement dans cette gratuité que le lien peut se faire, à travers moi qui reçois, entre Dieu et celui qui est au bout de mon geste.

Quel est le prix de cette gratuité quand même, si l'on peut dire, ou le lieu de cette gratuité pour mieux dire, le prix de ce « sans prix » ? C'est peut-être moi-même, celui qui est

arraché, comme Lévi, comme tout homme dont les yeux éblouis voient passer Dieu, ou dont le cœur sent frémir l'Esprit. Il reçoit gratuitement parce que lui-même devient gratuité, parce que lui-même n'a plus désormais de prix. Tout ce qui constitue un prix apparaît pour lui, à la fois vil, sans valeur, et immensément significatif et puissant, parce que marqué par Dieu. Mais la grande, l'ultime, la vraie gratuité à laquelle le Christ m'invite, c'est celle qui passe par le don de moi-même, gratuitement, avant de recevoir le don de Dieu, et de le transmettre gratuitement. Le don de moi-même, cela signifie, à vrai dire, exactement, comme lorsque je donne quelque chose gratuitement à un mendiant, faisant le vide en moi, de moi-même.

Ce qui est certitude (comme pour les pharisiens), ou orgueil, lâcheté ou peur, ou bien vanité, incertitude aussi, hésitation, tout ce qui en moi-même représente une trace de moi et empêche le passage de Dieu, tout ce qui me tient et m'empêche de me lever pour le suivre, tout cela est l'ennemi de la gratuité. J'entre dans la gratuité lorsque, me levant, je laisse derrière moi ma propre dépouille, mon propre moi, et désormais je ne suis que liberté. En quelque sorte, si l'on y songe, la gratuité est le contraire de la gravité, de ce qui est lourd, de ce qui est trop sérieux, trop solennel, trop officiel. La gratuité, comme disent les mystiques, c'est la légèreté. On se lève, on monte, lorsqu'on est gratuit, on monte au-dessus, au-delà de nous-mêmes vers lui, en lui. On a reçu gratuitement, on n'est que gratuité.

Amen.

SUIS-MOI

Après cela, il sortit, remarqua un publicain du nom de Lévi assis au bureau de la douane, et il lui dit : « Suis-moi. » Et quittant tout et se levant, il le suivait.

Lévi lui fit un grand festin dans sa maison, et il y avait une foule nombreuse de publicains et d'autres gens qui se trouvaient à table avec eux. Les pharisiens et leurs scribes murmuraient et disaient à ses disciples : « Pourquoi mangez-vous et buvez-vous avec les publicains et les pécheurs ? » Et, prenant la parole, Jésus leur dit : « Ce ne sont pas les gens en bonne santé qui ont besoin de médecin, mais les malades ; je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs, au repentir. »

(Lc 5,27-32)

Ainsi donc Dieu est, avant tout, un passage, selon l'évangile d'aujourd'hui, qui nous raconte le grand bouleversement survenu dans la vie de celui qui allait devenir l'évangéliste Matthieu.

Dieu est avant tout un passage. Peut-on essayer de comprendre cela ? Qu'est-ce qu'un passage, qu'est-ce qu'un passant ? Le passant est celui qui traverse notre champ visuel certainement, et, peut-être plus profondément encore, notre champ existentiel, l'espace de notre cœur, et puis disparaît vers un autre horizon. Il n'est plus là, parce qu'il passait. Si je dois le garder dans mon champ visuel et encore plus profondément à l'intérieur de mon cœur, je suis obligé de m'arracher, de devenir moi-même un passant, de quitter mon horizon familier pour un autre horizon où ce passant va me conduire.

En deuxième lieu, toujours selon l'épisode d'aujourd'hui, Dieu est une parole qui arrache, car il se peut très bien qu'il y ait beaucoup de passages devant les yeux de mon corps et les yeux de mon cœur. Mais pour que le passage bouleverse ma vie, et me fasse quitter les horizons où je vivais assis, peut-être, ou de toute façon installé, pour découvrir des horizons autrement déchirés, autrement ouverts, autrement vastes, et donc pour identifier le véritable passant qui vient au nom de Dieu, au nom du Seigneur, il faut que lui-même m'éveille par une parole que je puisse ou ne puisse pas entendre. Alors, en second lieu, Dieu est cette parole qui arrache. Et, si je l'écoute, elle me met littéralement en mouvement : pas tellement à l'extérieur - les mouvements extérieurs ont une limite – mais le mouvement de celui qui, mis en route par ce passage de Dieu, ne s'arrête jamais.

Car, en troisième lieu, Dieu est celui qui désormais sera toujours devant moi. « Suis-moi », dit-il. Suivre, c'est avoir toujours Dieu devant soi. C'est continuer de s'acheminer, de marcher dans son sillage, d'entrer dans le destin de Dieu. Or ce destin est infini. Dieu est celui qui est toujours devant moi. Mais, dans ce cheminement avec Dieu, l'épisode de ce jour nous laisse comprendre qu'il y a aussi ce grand moment d'un éclatement de joie, ce moment du festin. Et alors Dieu est celui qui accueille. Il a commencé comme un passant pour finir comme un hôte : celui qui accueille ou celui qui est accueilli, car les deux ne font qu'un, à vrai dire. On ne peut accueillir qu'en acceptant soi-même d'être l'hôte de celui qu'on reçoit chez soi. Être son hôte, cela veut dire ne pas l'écraser, ne pas s'imposer à lui, mais opérer ensemble cet échange qui est la fraction, le partage du pain. Et c'est ce qui se passe maintenant.

Mais le festin de Dieu, ce festin du Seigneur est étrange, parce qu'il y a là des gens qui, tout en étant présents, ne sont pas accueillis. Tout simplement, ils sont à table, d'après ce

qu'il paraît, mais ils ne sont pas accueillis au festin du Seigneur, tout simplement parce que, eux, ne peuvent pas accueillir Dieu, le Seigneur tel qu'il est. Pourquoi, disent les pharisiens et les scribes, mangez-vous avec les publicains et les pécheurs ? Et la réponse du Christ est assez extraordinaire : « je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs, les gens en bonne santé n'ont pas besoin de médecin, mais les malades. » Les justes, qu'est-ce à dire ? Il n'y a évidemment ici de justes que par rapport à Dieu, c'est la justice de Dieu. Les pharisiens, les scribes se croyaient justes, non pas de leur vertu, mais parce qu'ils étaient couverts en quelque sorte par Dieu, parce qu'ils étaient sous sa protection, et qu'ils suivaient eux aussi une certaine image, un certain sens de Dieu, mais qui ne menait pas jusqu'au bout. Ils ne s'étaient pas levés comme Lévi pour vraiment emboîter le pas à ce passant considérable qui était le Seigneur.

Car celui qui est accueilli par Dieu est précisément celui qui dépasse la justice qu'il avait cru pouvoir manifester ou proclamer ou prétendre de la part de Dieu. Entrer encore plus profondément dans l'hospitalité de Dieu veut dire très souvent – nous le comprenons ou nous ne le comprenons pas, d'après ce que dit l'évangile d'aujourd'hui - dépasser la justice de Dieu, celle qui semble nous avoir fixés, nous avoir une fois pour toutes définis, que nous croyons tenir, pour partager enfin le festin de cet étrange pèlerin qui nous prend dans son sillage.

Amen

CE N'EST PAS ENCORE LA FIN

Il dit : « Prenez garde de vous laisser abuser, car il en viendra beaucoup sous mon nom, qui diront : “C’est moi” et “Le temps est tout proche”. N’allez pas à leur suite. Lorsque vous entendrez parler de guerres et de désordres, ne vous effrayez pas. Car il faut que cela arrive d’abord, mais ce ne sera pas de sitôt la fin ». Alors il leur disait : « On se dressera nation contre nation et royaume contre royaume. Il y aura de grands tremblements de terre et par endroits des pestes et des famines, il y aura aussi des phénomènes terribles et, venant du ciel, de grands signes. (...) Quand cela commencera d’arriver, redressez-vous et relevez la tête, parce que votre délivrance est proche ». Et il leur dit une parabole : « Voyez le figuier et les autres arbres. Dès qu’ils bourgeonnent, vous comprenez de vous-mêmes, en les regardant, que désormais l’été est proche. Ainsi vous, lorsque vous verrez cela arriver, comprenez que le royaume de Dieu est proche. En vérité, je vous le dis, cette génération ne passera pas que tout ne soit arrivé. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. Tenez-vous sur vos gardes, de peur que vos cœurs ne s’appesantissent dans la débauche, l’ivrognerie, les soucis de la vie, et que ce Jour-là ne fonde soudain sur vous comme un filet ; car il s’abattra sur tous ceux qui habitent la surface de la terre. Veillez donc et priez en tout temps, afin d’avoir la force d’échapper à tout ce qui doit arriver, et de vous tenir debout devant le Fils de l’homme.

(Lc 21,8-11, 28-36)

Si nous avons besoin de sentir le plus intime secret de notre attachement au Seigneur, celui que nous perdons aussi de vue la plus souvent, l’évangile de ce jour est là pour nous le rappeler. Il ne nous est pas naturellement facile, même dans notre vie de foi, de relation avec Dieu, de comprendre que le Christ désormais n’est plus Celui qui était, mais qu’il est Celui qui vient, et que nous avons devant nous l’extraordinaire, le terrible, le vaste programme de la récapitulation, du rassemblement, de l’éclatement de toutes choses en lui. Nous aussi désormais, nous sommes comme obligés à dilater notre être aux dimensions de ce Christ qui vient, pour lui être vraiment, lui demeurer vraiment fidèles. Bien sûr, nous l’avons reçu, le Christ du passé, il est venu dans le monde, il nous a légué sa parole, son don, sa fidélité, il est avec nous, mais le grand, le terrible secret, c’est que nous devons encore l’attendre. Loin de regarder derrière nous pour vraiment le comprendre, et d’insister pour qu’il vienne s’adapter à nos soucis, à nos besoins, ceux que nous expérimentons dans le cadre de notre vie, c’est à nous maintenant de nous élancer à sa rencontre, à lui faire le don de notre fidélité, et lui offrir le gage de notre joie dans notre attente.

Le Christ est celui qui vient, et en l’attendant, ce qui est requis de nous – c’est lui-même qui nous le dit – c’est d’être attentifs : « Prenez garde de ne pas vous laisser abuser, car il en viendra beaucoup sous mon nom, qui diront : “C’est moi” et encore “Le temps est tout proche”. Il est une lumière que nous portons en nous, mais qu’il est difficile d’accepter. C’est pourquoi nous la laissons très rarement entrevoir – celle qui nous fait comprendre qu’il y aura une fin à ce grand monde, à cette vaste réalité. Finalement, notre vie elle-même, notre existence s’y inscrit uniquement comme un passage vers le Christ, vers cette grande fête du rassemblement de toutes choses en lui, et pendant ce temps, nous sommes tenus à ne pas confondre le visage de Celui qui vient avec n’importe quel autre visage. Quand le Seigneur nous dit : « Prenez garde, il en viendra beaucoup qui diront : “c’est moi” », cela ne veut pas dire nécessairement que des individus se présenteront, prétendant être le Christ. C’est plus subtil que cela. Se substituer au Christ qui vient, cela veut dire avant tout interrompre notre

fidélité. Dire « c'est moi », cela signifie que vous ne devez plus attendre désormais Celui qui vient. Dire « c'est moi », ou dire que la fin est proche, c'est oublier que le temps tout entier doit avoir une fin, et laisser s'assoupir, se fatiguer notre fidélité. Or le Christ est Celui qui, désormais, parce qu'il nous vient de l'avenir, nous tient toujours sur nos gardes. Si nous comprenons bien ce qu'il nous est donné ici d'entrevoir, c'est que, désormais, même les images, que nous pourrions éventuellement nous former nous-mêmes d'après son héritage du passé, doivent être projetées sur le visage qui se découvrira en nous en venant de l'avenir. Nous ne pouvons plus tenir le Christ désormais.

Pourquoi ? C'est là le message que nous livre avec éclat l'évangile d'aujourd'hui : le Christ contient – et en cela met fin à – trois aspects du monde. Nous ne pouvons pas contenir le Christ, mais c'est lui qui nous contient, tout d'abord parce que sa parole est éternelle : « Le ciel et la terre passeront mais mes paroles ne passeront point. » Quand on entend cela, quand ces paroles ont résonné au milieu du monde et de l'histoire, il est désormais clair que ce monde et cette histoire sont tous contenus dans ce qui vient d'être dit. Il y aura donc cette grande fin d'abord, la fin de toute la réalité visible et invisible, du ciel et de la terre, qui passeront. Au terme, le Christ seul, vers lequel courent les temps entiers, se tiendra présent, lui qui ne déçoit personne.

Il y a une autre fin à laquelle il faut prendre garde : celle qui se situe à l'intérieur des temps, à l'intérieur de l'histoire. « On se dressera nation contre nation, royaume contre royaume, il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles. » Si nous étions vraiment pénétrés de ce mystère du Christ qui vient, et de la fragilité des choses – il n'y a rien qui puisse demeurer – alors nous ne serions pas étonnés de toutes les fins successives qui ont lieu à l'intérieur de l'histoire : les époques finissent, les mentalités évoluent, le visage de l'Église change, les conditions de vie et l'habitat des humains se transforment. Tout cela, comme dit le Seigneur, ce n'est encore que le commencement de la fin. Il ne faut pas nous laisser abuser par ceux qui diront : « le temps est tout proche. »

C'est la deuxième fin, et nous devons la dominer dans le Christ, et ne pas nous laisser écraser. Nous devons participer à cette victoire du Christ, lui qui domine le visible et l'invisible, le ciel et la terre. À nous de dominer ces changements qui ont lieu à l'intérieur de l'histoire, car il nous dit lui-même : « lorsque vous verrez cela, lorsque cela commencera à arriver, redressez-vous et relevez la tête car votre délivrance est proche. » Cette délivrance est certainement, avant tout, celle du chrétien : il sait qu'il la tient maintenant du Christ, uniquement, et rien de ce qui passe ne peut l'arrêter, ni l'effrayer, ni l'accabler parce qu'il est en train de perdre cela ; il est un homme libre.

Enfin, il comprendra alors, avec une autre gravité, avec une autre joie aussi, la troisième fin, celle qui est à moi seul, cette fin qui est mon accomplissement en Dieu. « Tenez-vous sur vos gardes, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent dans la débauche, l'ivrognerie, les soucis de la vie et que ce Jour-là ne fonde soudain sur vous comme un filet. » Il y a un jour où j'entrerai dans la maison du Seigneur, c'est le jour de ma Pâque, de ma fin. Mais cette fin est le secret le plus intime de notre amour à chacun d'entre nous, de notre amour tel que Dieu nous le révèle, parce que ce jour-là, ce jour final de notre accomplissement, est comme le baiser, le sceau, le baiser par lequel le Seigneur scelle notre cheminement en lui. Ce jour-là, veillez et priez pour paraître avec assurance devant le Fils de Dieu. Ce jour-là, il nous est donné, et il doit nous être donné, de le célébrer comme la plus grande fête de notre existence, celle par laquelle nous entrons dans la joie même du Christ.

Amen.

ILS DEMANDENT UN SIGNE

Alors quelques-uns des scribes et des Pharisiens prirent la parole et lui dirent : « Maître, nous désirons que tu nous fasses voir un signe. » Il leur répondit : « Génération mauvaise et adultère ! » Elle réclame un signe, et de signe, il ne lui sera donné que le signe du prophète Jonas. De même, en effet, que Jonas fut dans le ventre du monstre marin durant trois jours et trois nuits, de même le Fils de l'homme sera dans le sein de la terre durant trois jours et trois nuits. Les hommes de Ninive se dresseront lors du Jugement avec cette génération et ils la condamneront, car ils se repentirent à la proclamation de Jonas, et il y a ici plus que Jonas ! La reine du Midi se lèvera lors du Jugement avec cette génération et elle la condamnera, car elle vint des extrémités de la terre pour écouter la sagesse de Salomon, et il y a ici plus que Salomon !

(Mt 12,38-42)

Le signe est une réalité puissante, mais ambiguë également, si vraiment on y prête attention.

Il se trouve qu'aujourd'hui, au cœur de cette péricope, s'affrontent Jésus et sa génération immédiate dans l'histoire, dans le temps et l'espace, mais il s'agit de l'affrontement éternel du Dieu vivant et de notre nature humaine inquisitrice, misérable, et cependant pleine d'espoir, aspirant toujours à tenir ce qui la dépasse de tout côté, à demander un signe. Quand nous demandons à quelqu'un de nous faire un signe pour vraiment le reconnaître, que sommes-nous en train de faire, sinon d'avouer implicitement que sa présence, sa parole, ses actions ne nous convainquent pas assez ? Nous ne sommes pas tout à fait pénétrés de son identité, et nous lui demandons en quelque sorte un supplément d'identité. Fais-nous un signe pour qu'enfin on soit capable de te reconnaître, de t'admettre, éventuellement de t'admirer ou de t'adorer, si tu es Dieu.

C'est donc une réalité puissante. Le signe ajoute quelque chose à ce qu'on a déjà, à ce qui se présente déjà. Mais réalité ambiguë, équivoque même ; peut-être dangereuse en engendrant la confusion, parce que le signe, à vrai dire – nous pouvons déjà le comprendre – suspend la parole. Quand on fait un signe, cela veut dire que la parole s'arrête. Ce ne sont pas mes paroles qui vont me porter vers l'autre que j'ai devant moi. La parole se tait. Lui aussi est muet, il attend de comprendre à partir d'une autre réalité qui est le signe. Mais le signe, à vrai dire, n'a de sens que dans la mesure où il remet en mouvement notre parole et notre être, où il nous fait entrevoir et tenir désormais une évidence de joie et d'espérance, une évidence de foi et d'amour.

Autrement, le signe est terriblement dangereux. Je le demande non pas pour recommencer moi-même, en nouveauté de vie, ce que je n'étais pas jusque-là, pour me repentir, comme dit le Seigneur ; mais, au contraire, inconsciemment, pour rester encore plus carrément ce que j'étais jusque-là. Quand je demande un signe à Dieu, c'est comme si je le soumettais à mon jugement. Celui qui agit ainsi ne peut que mériter l'exclamation du Seigneur : « génération mauvaise et adultère ».

L'adultère, dans le cadre de l'alliance – nous le savons très bien – signifie la chute de la confiance, cette chute de l'amour, tout comme, entre les époux unis à jamais, l'adultère rompt, corrompt même, souille une pureté de communication qui normalement aurait dû subsister à jamais. Voici l'adultère dans l'ordre de notre communication, de notre alliance

avec Dieu : si je lui demande un signe, c'est parce qu'il ne m'inspire plus confiance par sa présence et par ses paroles. Le signe me convaincra-t-il ? Nullement. Il ne me convaincra pas davantage parce que c'est moi qui le demande, qui veux soumettre Dieu à une épreuve. Et si sa présence et sa parole ne m'ont pas convaincus jusqu'alors, il est très peu probable qu'un signe puisse encore me convaincre, puisque je serai moi-même le juge du signe.

Voici alors la réplique dure, mais libératrice aussi, du Seigneur : le seul signe qui sera donné, pas seulement à sa génération immédiate, mais jusqu'à la fin du monde, c'est le signe de Jonas, le signe de l'occultation, de la disparition de Dieu. Trois jours et trois nuits – comme Jonas dans le ventre du monstre marin – Dieu, pendant sa mort, s'est effacé du monde. Quand il revient, il ne revient plus tel qu'on l'avait vu, qu'on l'avait connu auparavant, homme marchant parmi les hommes, parlant avec eux, souffrant, se mettant en colère, priant pour eux, faisant devant eux des signes qu'ils ne comprenaient pas. C'est un tout autre, un unique signe qui surgit désormais : la Résurrection. En d'autres termes, c'est la gratuité totale de Dieu où nous devons entrer, non pas comme nous étions auparavant, mais à titre de ressuscités. Autrement, en dehors de ce signe unique, il n'y a pas d'accès à Dieu.

Et si – une fois purifiés par les paroles de Dieu qui s'adresse à sa génération mais aussi à la condition humaine elle-même – nous retombons dans cette insensibilité, dans cette insouciance, cette pesanteur qui est le propre précisément de celui qui demande un signe, nous devenons encore plus impénétrables, encore plus opaques. Un homme vivant ne peut pas demander un signe, il est toujours à l'affût, il reconnaît son esprit - son amour, sa souffrance sont toujours vifs, et il capte la présence de Dieu.

Ce n'est pas le signe qui est le maître de Dieu, mais c'est Dieu qui est maître du signe. Et c'est lui qui nous fait signe, par sa présence, pour que nous devenions tels que lui-même nous veut, lumineux et transparents à sa parole et à son don à jamais.

Amen.

Directeur de la publication : Père Michel EVDOKIMOV

Rédaction et réalisation : Laurence MUGUET,
Serge TCHÉKAN

Abonnement annuel

	SOP mensuel	SOP + Suppléments
France	34,00 €	67,00 €
Autres pays	38,00 €	84,00 €

Commission paritaire : 56935
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

C.C.P.: 21 016 76 L Paris
Tarifs PAR AVION sur demande
